

Illusions perdues

Lionel Bonnaire, *L'oeuvre au chocolat noir*, Chicoutimi, Félix, 1998, 208 p.

Raymond Cloutier, *Un retour simple*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 196 p.

Marie-Andrée Lamontagne, *Vert*, Montréal, Leméac, 1998, 188 p.

Hélène Rioux

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (1999). Compte rendu de [Illusions perdues / Lionel Bonnaire, *L'oeuvre au chocolat noir*, Chicoutimi, Félix, 1998, 208 p. / Raymond Cloutier, *Un retour simple*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 196 p. / Marie-Andrée Lamontagne, *Vert*, Montréal, Leméac, 1998, 188 p.] *Lettres québécoises*, (93), 22–23.

Lionel Bonnaire, *L'œuvre au chocolat noir*, Chicoutimi, Félix, 1998, 208 p., 20 \$.
Raymond Cloutier, *Un retour simple*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 196 p., 18,95 \$.
Marie-Andrée Lamontagne, *Vert*, Montréal, Leméac, 1998, 188 p., 22,50 \$.

Illusions perdues

Par les temps qui courent, écrire un roman semble être pour plusieurs un rêve réalisable et chaque rentrée littéraire nous présente ces « nouveaux » qui apportent tour à tour leur goutte d'eau au moulin. Certains sont prometteurs, on a envie de les suivre. Certains laissent froid. Et pour les autres, on n'a qu'un seul espoir : qu'ils ne récidivent pas.

ROMAN
Hélène Rioux

DISONS-LE D'ENTRÉE DE JEU, je vais commencer par le pire : *L'œuvre au chocolat noir*, un petit roman de Lionel Bonnaire, paru aux Éditions Félix, à Chicoutimi, qui, au premier regard, peut-être à cause du titre et de la couverture, me paraissait rigolo et sans prétention. Selon le communiqué, il s'agit du sixième titre publié par cette « nouvelle maison d'édition [...] créée au Saguenay avec le regroupement d'écrivain(e)s en coopérative de production littéraire. Plus de 70 membres », apprend-on, « y poursuivent des projets d'écriture avec l'assistance de professionnels ».

Le ridicule fait rire

Lorsque j'ai ouvert le livre, un feuillet s'en est échappé. Une quinzaine de coquilles y étaient répertoriées. Bon, ai-je pensé, la maison est jeune et au moins les éditeurs prennent-ils la peine de corriger leurs fautes. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Armée de toute la bonne volonté requise, j'ai donc lu le roman et, des erreurs, j'en ai trouvées à chaque page ou presque. Quelques exemples ? Grammaire déficiente (*leur nouvel idole*, p. 171) ; ponctuation incohérente (l'auteur semble tout ignorer de l'usage des guillemets et des tirets) ; impropriétés (*pourvu d'un tel handicap*, p. 27) ; redondances (*l'atmosphère lourde et pesante*, p. 116) ; invraisemblances (*certaines soirs, nous passions la nuit*, p. 28) ; incongruités (*les yeux rigides des saumons*, p. 201)... Et d'innombrables passages de la première à la troisième personne, passages totalement injustifiés, comme si M. Bonnaire avait tout simplement perdu le fil de son histoire. Il aurait mieux valu pour le lecteur qu'il ne le retrouve jamais !

Je ne parle même pas du style, il n'y en a pas, à moins que pompier en soit un. L'histoire, demandez-vous ? S'il faut la résumer, voici ce qu'il m'en reste : Pierrot, un apprenti chocolatier plutôt niais, se retrouve catapulté au cœur de la forêt amazonienne, à la recherche de la fève de cacao qui donne la jeunesse éternelle. Périls divers l'attendent : il se fait piquer son portefeuille, tombe de son hamac et passe à un cheveu de se faire égorger sur l'autel du dieu chocolat. Mais Sergio Leone veille dans la coulisse et notre « héros » devient bientôt la vedette d'un film à grand déploiement. Puis Gérard Depardieu, *un homme de grande carrure*, [...] précédé d'un rire connu (p. 187), déboule dans le décor et lui conseille de soulager sa conscience en versant un milliard de dollars à l'ONU.

Je m'interroge : est-ce une blague ? Si oui, j'ai bien ri, puisque le ridicule fait rire. Si non, quelle est cette arnaque ? Aux Éditions Félix, des

« professionnels » ne sont-ils pas censés conseiller les auteurs ? Comment expliquer alors que tant d'erreurs soient passées inaperçues ? Personne ne sait lire dans cette boîte qui se prétend une coopérative d'écrivains ?

J'oubliais : selon la quatrième de couverture, M. Bonnaire (né en France, est-il précisé), serait professeur de français en 5^e secondaire à Chicoutimi. Il serait aussi détenteur d'une maîtrise en littérature et d'une scolarité de doctorat en littérature québécoise !

Moindre mal

Après cet exercice consternant, on serait porté à éprouver de l'indulgence pour n'importe quel ouvrage qui aurait au moins le mérite d'être écrit en français. C'est à peu près ce que j'ai ressenti en lisant *Un retour simple*, premier roman de Raymond Cloutier, plus connu comme homme de théâtre. Écrit en français, d'accord, *Un retour simple* l'est, mais cela suffit-il à en faire un bon roman ? Je ne crois pas.

Non pas que la lecture en soit désagréable. Le roman nous raconte l'histoire de Paul Lacroix, un homme dans la quarantaine, un peu paumé, qui vient de perdre un boulot bien rémunéré dans une agence de publicité. Il tombe amoureux d'une mystérieuse musicienne de génie, Rachel Desmarais (ou s'agit-il d'Érika Latek ?), qu'il suivra même jusqu'en Pologne, tout en entretenant une liaison épisodique avec Irène, une *barmaid* pas compliquée au tempérament maternel. Quelques personnes, artistes, journalistes et communicateurs divers, entourent le narrateur qui parle d'eux avec une certaine tendresse dénuée de complaisance, parfois même excédée.

Comme je l'ai dit, ce n'est pas désagréable à lire. Raymond Cloutier possède un bon sens de l'observation et il ne manque pas d'humour, mais il s'essouffle en cours de route et le dénouement qu'il plaque est complètement tiré par les cheveux. Quand on referme le livre, il ne nous reste hélas pas grand-chose. Le roman semble avoir été écrit trop vite, bâclé même. Fièvre créatrice, dira-t-on ? Alors, cette fièvre, l'auteur ne l'a pas communiquée. Tout est resté anodin, anecdotique, on n'a éprouvé ni sympathie ni antipathie particulière à l'égard des personnages. L'amour que ceux-



ci semblent chercher avec tant de frénésie, on n'est pas parvenu à y croire. J'ai envie de dire : dommage.

Il y a bien les envolées, les interrogations et les prises de position. Ainsi, quand, à la fin, le narrateur s'exclame :

Allez, peuple de véhicules tout-terrain, de ski-doo, de sea-doo, de barbecue qui pue, allez, banlieusards rassurés par le modèle unique de pavé uni [...] conduisez-nous vers la libération nationale et érigeons les frontières de la quêtainerie, de l'inconscience, du rot de bière, du pré-fini. [...] On ferme les yeux et on avance dans la marée des drapeaux bleus vers le mur de la libération par le vide, l'ignorance. Créons-nous un joli ghetto où nous serons rois et maîtres de nos bêtises (p. 186),

on a bien sûr l'impression de mieux comprendre son désarroi. Héritier des années soixante-dix, il n'a pas encore perdu les illusions qui ont marqué sa jeunesse. Mais tout cela reste plutôt facile, sinon factice, et l'on croirait entendre les imprécations d'un grand adolescent refusant de vieillir, qui trépigne en brandissant des banderoles, en scandant des slogans, et qui s'agit en vain sans rien avoir à proposer.

Mal de vivre

J'ai choisi de garder le meilleur — car, heureusement, le meilleur existe — pour la fin : *Vert*, de Marie-Andrée Lamontagne. Bien qu'il s'agisse d'une première incursion dans le domaine du roman, on ne parlera pas de premiers pas dans le cas de Marie-Andrée Lamontagne, déjà connue comme poète, critique, éditrice, traductrice et directrice de la revue *Liberté*.

Si le Paul Lacroix d'*Un retour simple* ressemblait souvent à un adolescent attardé, les personnages de *Vert*, Francis, Tania et Fitz, vivent bel et bien la fin de leur adolescence. Le roman relate leur dernier été à Elseway, un village des Bois-Francis qu'ils quitteront à la rentrée pour poursuivre leurs études en droit, en médecine ou en sciences politiques.

Tous trois lisent avec passion romans, poésie et essais politiques et se rencontrent pour en discuter autour d'une bouteille de vin. Tandis que Fitz se gargarise d'expressions comme « dictature du prolétariat » et « société sans classes », Francis se grise d'images romantiques — pour lui, la guerre, l'amour, la révolution sont des concepts. Il trouve ses parents balourds, la vie insignifiante, et rien ne se hisse à la hauteur de ses rêves. « À moins que le mal ne remonte à plus loin — quand j'ai appris à lire et que j'ai découvert les romans. Tout cela, c'est la faute des romans » (p. 186), constatera-t-il d'ailleurs à la fin

du récit. Tania est plus effacée — elle sera peut-être la plus heureuse, l'histoire ne le dit pas.

L'amour — et la sensualité — font leur apparition dans cet univers cérébral lorsque surgit un quatrième personnage, Roxanne, une chanteuse de bar au passé tumultueux que Francis découvre un matin couchée dans la rosée et qu'il séquestrera dans la chapelle du petit cimetière anglican. À la fin, elle aura disparu sans qu'on ait vraiment percé son mystère.

L'adolescence est un passage, semble nous dire Marie-Andrée Lamontagne. La quitter marque la fin des illusions et cela ne se fait pas sans heurts. « J'étais mieux avant, quand j'étais seul avec mes livres, les sens en paix » (p. 94), dira Francis. « C'est donc cela, la réalité » (p. 188), demandera-t-il encore pour un peu plus loin : « Certains jours, on veut le croire [...]. Mais d'autres fois, rien ne va plus. On sombre, et il faut se ressaisir. »

Un malaise s'installe pourtant au fil de la lecture. J'ai parlé de l'aspect cérébral de l'univers, et c'est là où le bât blesse. Les personnages sont désincarnés et l'auteure a beau les faire parler, boire, manger et travailler, on dirait qu'ils restent quand même en marge de la vie. Leurs tourments sonnent faux. L'ensemble est froid. Il manque quelque chose d'indéfinissable, une étincelle qui nous permettrait d'adhérer à l'histoire. Les personnages restent en marge de la vie tout comme le lecteur reste en marge du roman.

Malgré cette réserve, *Vert* est indubitablement un très bon roman. Cela est surtout dû à l'écriture évocatrice, musicale. Marie-Andrée Lamontagne est poète et cela se sent. Ainsi, des phrases comme « Les pierres ne souffrent pas. Ni les meubles, ni les portes, même quand elles sont claquées avec colère. En devenant une chose, elle se mettait à l'abri » (p. 53), on les relit, on veut les retenir. Pour leur beauté et pour la réflexion qu'elles suscitent.

LAMONTAGNE

VERT



Marie-Andrée Lamontagne

La
Passion
du livre

Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



AGMV MARQUIS

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com